

Une question de réputation

AMBRE SACHET

Nombreux sont les métiers du cinéma où les femmes sont toujours minoritaires. Après un premier volet sur la direction de la photographie, publié dans la précédente édition de *Ciné-Bulles* (volume 38 numéro 3), nous poursuivons notre série d'articles consacrée à ces métiers avec celui de la prise de son.

Dans un rapport de 2016 des Réalisatrices Équitables sur la place des créatrices dans les postes clés de création de la culture au Québec, Catherine Tessier explique que les femmes ont plus de difficulté que les hommes à accéder aux postes de chefs: «Il y a beaucoup d'assistantes caméra, peu de directrices photo; beaucoup de femmes perchistes, mais très peu de preneuses de son¹.» Un portrait confirmé par les chiffres de l'Alliance québécoise des techniciens et techniciennes de l'image et du son (AQTIS) qui précise que 11 % des membres travaillant à la prise de son étaient des femmes en 2016 et 15 % en 2019.

Quand Catherine Van Der Donckt a commencé sa carrière dans les années 1980, rares étaient les preneuses de son au Québec. Mais grâce à des modèles comme Diane Carrière ou Esther Auger, qui œuvraient à l'ONF, être une femme à la prise de son lui paraissait néanmoins possible. À cette époque, une femme qui intègre le milieu représente la nouveauté, qui plus est si elle maîtrise l'espagnol, deux éléments qui jouent en sa faveur à l'aube de sa carrière. Piquée

par la forme documentaire quand Esther Auger lui demande de faire la perche pour un film de l'ONF, Catherine Van Der Donckt (**Ferron, Marcelle**, 1989; **Mon œil pour une caméra**, 2001; **Les Salopes ou le sucre naturel de la peau**, 2018) tournera ensuite au Brésil, au Nicaragua, en République dominicaine, en Martinique et au Mexique. «J'ai eu la chance d'être sélectionnée dans un programme d'affirmation positive de l'ONF — le Studio D —, ce qui m'a permis de devenir preneuse de son immédiatement et non assistante.» Une situation qui lui a donné confiance parce qu'il n'était pas rare qu'elle entende des collègues expérimentés accueillir ses interventions par des commentaires du genre: «Bon qu'est-ce qu'elle veut, la petite?» Et si les hommes avec qui elle a travaillé étaient contents de son arrivée, c'est surtout parce qu'elle ne menaçait alors en rien leur monopole sur la confection d'un film. «Ils ne m'ont pas prise au sérieux au début, ils ont trouvé ça *cute* à la rigueur. Il faut dire que le son n'était pas le premier choix de grand monde dans la hiérarchie du cinéma.»

Mentorée elle aussi par une femme, Mélanie Gauthier entre à l'ONF comme assistante au montage d'images. C'est à cette occasion qu'elle découvre l'univers du son en formant les monteuses sonores. Frustrée de constater qu'aucun son d'ambiance n'était capté sur le terrain pour une série de documentaires animaliers à laquelle elle travaille (*Walk on the Wild Side*, 1998), celle qui est aussi monteuse sonore est invitée à rejoindre le tournage. C'est alors qu'elle ajoute la prise de son à son bagage. Avec plus de 20 ans d'expérience, Mélanie Gauthier possède aujourd'hui une librairie d'ambiances sonores de plus de mille heures, Soundchick SFX. Être une femme aura aussi été un atout pour cette

1. TESSIER, Catherine. «Métiers de l'image et du son», *La place des créatrices dans les postes clés de création de la culture au Québec*, Réalisatrices Équitables, Montréal, 2016, p. 13.